

GÉRARD
POMMIER

Du bon usage
érotique de la colère

et quelques-unes
de ses conséquences...



Champs essais

Extrait de la publication

GÉRARD POMMIER

Du bon usage érotique de la colère

Quoi de plus curieux que la querelle de deux amants lorsqu'elle se conclut par un déchaînement de passion amoureuse ? Aussi violente fut l'algarade, aussi sensuel paraît son épilogue. Alors même que deux amants remarquent qu'ils se laissent aller à leurs penchants belliqueux pour conclure aussi libidinalement, rien ne saurait les sevrer de cette distrayante habitude ! Qu'ils voient de telles scènes enflammer quelques couples de leurs amis, qu'ils la remarquent dans la littérature ou au théâtre, et rien ne les amusera davantage. Pourtant, ce sera sans la moindre distance qu'ils exploseront amoureuxment quand, à leur tour, le démon de la colère les sollicitera. Qu'y a-t-il de si drôle dans de telles situations, tout au moins lorsqu'elles concernent les autres ? Sans doute leur conclusion, contraire à leurs prémisses, issue qui justifie dans cette occasion le terme de tragi-comédie, le premier acte pouvant parfois frôler la catastrophe.

N'est-ce pas le propre de l'amour d'exacerber violemment le désir grâce à un subterfuge ?

Tel est l'un des thèmes majeurs de cet ouvrage, où l'auteur parcourt le domaine de la vie sexuelle telle que Freud en a dessiné les limites.

Psychiatre, psychanalyste, ancien élève de Lacan et de Dolto, **Gérard Pommier** est professeur de psychopathologie à l'université de Strasbourg. Il est notamment l'auteur aux éditions Flammarion de *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse* (2004 ; rééd. coll. «Champs» 2007) et de *Que veut dire «faire» l'amour?* (2010).

En couverture : d'après *Le Rapt de Proserpine* (Le Bernin).

Flammarion

Extrait de la publication

DU BON USAGE
ÉROTIQUE
DE LA COLÈRE

DU MÊME AUTEUR

- D'une logique de la psychose*, Point hors ligne, 1983
L'Exception féminine. Essai sur les impasses de la jouissance, Point hors ligne, 1985
L'Ordre sexuel, Aubier, 1989 ; rééd. Flammarion, coll. « Champs », 1995
La Névrose infantile de la psychanalyse, Point hors ligne, 1989 ; rééd. Érès, 2009
Libido illimited. Freud apolitique ?, Point hors ligne, 1990 ; rééd. sous le titre *Freud apolitique ?*, Flammarion, coll. « Champs », 1998
Le Dénouement d'une analyse, Point hors ligne, 1993 ; rééd. Flammarion, coll. « Champs », 1996
Naissance et Renaissance de l'écriture, PUF, 1993
L'Amour à l'envers, PUF, 1995
L'Exception féminine, Aubier, 1996
Ceci n'est pas un pape... Inconscient et culture en Louisiane, Érès, 1996
Louis du néant. La mélancolie d'Althusser, Aubier, 1998 ; rééd. sous le titre *La Mélancolie. Vie et œuvre d'Althusser*, Flammarion, coll. « Champs », 2009
Les Corps angéliques de la postmodernité, Calmann-Lévy, 2000
Qu'est-ce que le réel ? Essai psychanalytique, Érès, 2004
Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse, Flammarion, 2004 ; rééd. coll. « Champs », 2007
Que veut dire « faire » l'amour ?, Flammarion, 2010

Gérard POMMIER

DU BON USAGE
ÉROTIQUE
DE LA COLÈRE

et quelques-unes
de ses conséquences...

Champs essais

Extrait de la publication

© 1994, Aubier
© Flammarion, 2011
ISBN : 978-2-0812-4965-3

Extrait de la publication

Il existe une difficulté spécifique à communiquer les résultats de l'expérience psychanalytique. En effet l'inconscient est régi par d'autres règles que celles de la logique classique, et le raisonnement ne rend compte qu'approximativement de ses effets. De sorte que le praticien risque de se décourager à l'heure où il doit s'expliquer sur les résultats d'une action qui n'est pourtant pas ineffable. Il peut alors utiliser les outils des logiques paraconsistantes, ou ceux de la topologie, mais en ce cas son propos restera largement incompris du profane. Il peut préférer par conséquent en réserver l'usage aux initiés. Pour contourner l'obstacle, d'autres procédés discursifs existent, au rang desquels on peut compter l'équivoque, le mot d'esprit, les rêves : en bref, la présentation des formations de l'inconscient. C'est la méthode adoptée dans cet ouvrage, qui privilégie largement l'exposé clinique.

Les différents fragments de cure qu'on lira comportent tous la même caractéristique : ils sont centrés sur un symptôme ou sur une formation de l'inconscient. Toutefois, nombre de détails secondaires de ces courtes relations ont été modifiés, afin que nul ne puisse identifier les analysants ainsi appelés à témoigner en faveur de certaines propositions. En effet, pour être essentiellement clinique, cet ouvrage n'en comporte pas moins des thèses,

dont on espère que les différents fragments exposés les auront rendues évidentes, au point de dispenser d'une trop lourde démonstration.

Enfin, le lecteur comprendra que le ton ironique choisi en maints passages concerne le rapport de l'auteur à la psychanalyse, qu'il convient de considérer avec l'irrévérence nécessaire, sous peine de la voir retomber au rang pesant des religions. À quoi servirait-il que la découverte freudienne corrode les idéaux et les dogmes, toujours si aliénants, si au même moment les théoriciens de l'inconscient sortaient un nouvel Idéal de leurs chapeaux ? Un ton tragique ne convient pas. L'ironie socratique sied mieux, en tout cas pour la matière ici traitée.

SOUS LE TROPIQUE DU CAPRICORNE

Pendant l'été de l'année 1991, l'une des conférences que j'avais préparées à l'intention de mes amis brésiliens s'intitulait : « Do bom uso erótico da cólera » (traduction en portugais du titre de cet ouvrage). N'était-il pas plus franc de proposer une causerie sur un tel sujet, puisque la sexualité est au cœur des préoccupations de ceux qui s'intéressent à la psychanalyse ? On le concédera ; en effet, de nos jours la théorie freudienne constitue un élégant cache-sexe, apprécié à sa juste mesure par les fervents de la chose : ils peuvent, grâce à l'académisme d'une matière ayant désormais droit de cité au lycée et à l'université, faire passer en contrebande culturelle leur intérêt pour ce que Breton nommait « l'fracassable noyau de nuit ».

L'année précédente, j'étais resté plus classique, traitant successivement de « la logique de l'inconscient », et m'interrogeant avec prudence sur « la scientificité de la psychanalyse ». Ces conférences, tenues devant un public attentif, quoique parfois somnolent, me valurent un certain succès d'estime. L'enregistrement de ces allocutions argumentées et plutôt austères ayant été transcrit dans un portugais moins approximatif que le mien, celles-ci furent imprimées et mises en vente dans les mois qui

suivirent, et j'en reçus un exemplaire. Très belle présentation, d'ailleurs, mais – surprise – la première de couverture représentait la photo en pied d'une jeune femme plutôt appétissante, montrée dans le plus simple appareil et coulant vers le futur lecteur un regard torride propre à lui faire tout aussitôt acheter l'opuscule. Sans disconvenir le moins du monde de l'intérêt de cette charmante personne, ne m'apparaissait pourtant pas avec évidence la relation qui pouvait exister entre son anatomie et les sujets arides dont j'avais traité. Sans que je les demande, des explications assez confuses me furent données. Pour être comprises, elles supposaient une bonne connaissance de la situation géopolitique du Brésil, de même que la maîtrise des données conjointes du brusque accroissement de l'hyperinflation et du retour inopiné de la démocratie, dont personne ne s'attendait à ce qu'elle s'installât plus de quelques mois sous ces latitudes. Il en résultait que le Brésil, pourtant réputé pour être l'un des principaux producteurs mondiaux de bois, devait importer son papier au prix fixé à la Bourse de New York, et que le coût des livres devenait prohibitif.

Bref, la fabrication de ce recueil de conférences avait dû être confiée à un monastère de moines bénédictins, dont les tarifs défiaient toute concurrence. Le père supérieur n'ayant, paraît-il, reçu aucune instruction à cet égard, et s'étant rendu compte qu'il s'agissait de psychanalyse, matière sulfureuse et diabolique s'il en était, aurait pris sur lui de mettre en première de couverture la charmante créature déjà évoquée, qu'il jugeait décorative et adaptée au sujet.

J'étais démasqué. Mais j'avais été frappé par les explications qui m'avaient été données. Que le père supérieur, au seul mot de psychanalyse, ait voulu désigner sans

détour l'objet de mon propos en dépit de mes contorsions savantes, voilà qui donnait à réfléchir, même si la véracité de ce circuit complexe pouvait être mise en doute sur plus d'un point. Si c'était seulement une invention, qui m'était ainsi présentée par des interlocuteurs en mal d'excuses, elle n'en avait pas moins valeur de vérité : elle soulignait cette dimension du sacré qui ne surnageait à notre époque que grâce à la chose sexuelle dans son rapport à l'inconscient.

Vrai ou faux, cet acte incongru du moine, digne d'un pays où la religion est restée vivace, et donc érotique, m'avait évoqué ces personnages d'*Éponine* de Georges Bataille, notamment ce passage où un abbé, au moment le plus pathétique de sa prière, se retrouve devant ce qu'une robe, intempestivement soulevée par le vent, lui dévoile : « L'abbé s'agenouilla doucement [...] il chanta sur un mode atterré, lentement, comme à une mort : *Miserere mei Deus, secundum misericordiam magnam tuam*. Ce gémissement d'une mélodie voluptueuse était si louche. Il avait bizarrement l'angoisse devant les délices de la nudité... Au moment où elle vit l'abbé, sortant visiblement du rêve où elle demeurait étourdie, Éponine se mit à rire [...] et l'abbé, qui avait interrompu un gloussement mal étouffé, ne leva la tête, les bras hauts, que devant un derrière nu : le vent avait soulevé le manteau qu'au moment où le rire l'avait désarmée, elle n'avait pu maintenir fermé. »

Le moine imprimeur n'avait sans doute pas pris la peine de lire la conférence où, après avoir interrogé la scientificité de la psychanalyse, et une fois passées les papelardises et les contorsions destinées à amadouer les docteurs présents dans la salle, je concluais franchement que ce n'était pas le cas (le cas de quoi ? je ne le précisais pas davantage). Il

avait dû pressentir que, tout comme celui de la religion, mon discours était branché directement sur la chose sexuelle, rien moins que scientifique. Mais comme, contrairement à la religion, la psychanalyse ne déniait pas ses sources, il m'avait fraternellement rendu le service de cette magnifique première de couverture, dont je reconnais *a posteriori* qu'elle eut pour moi, grâce à ce retour du refoulé tropical, valeur d'interprétation.

Les formules mathématiques, la logique, les arcanes du signifiant, le *transfini* de Cantor et la topologique bande de Moebius m'avaient permis, tout comme à mes confrères en lacanie, de causer libido tout en gardant un ton de bon goût. Si bien que l'érotisme, au moment où il était introduit presque jusqu'aux bancs de l'école comme une matière parmi d'autres, frôlait l'auto-émasculation par pléthore descriptive, même auprès de potaches pourtant toujours prêts à ne lire les livres que d'une main (selon l'espiègle formule de Rousseau). Ce Freud n'était-il pas décidément bien étonnant, de pouvoir être utilisé pour étouffer ce que ses élucubrations auraient dû, en principe, permettre de libérer (sans prosélytisme excessif de sa part, il faut l'avouer) ? Ne permet-il pas au docte professeur qui y pense d'en parler sans en parler tout en continuant d'y penser ? Mais oublions ce professeur de fiction, et revenons à l'épisode du bénédictin brésilien, si riche en enseignements ! Avant que je comprenne la portée de cette magnifique première de couverture, cet événement obscur et amusant avait attiré mon attention et m'avait décidé à aborder plus directement mon thème estival en choisissant ce titre, « Do bom uso erótico da cólera ». Je pensais ainsi faire preuve de franchise et lever une inutile équivoque. Mais, hélas, tel est souvent le sort des malentendus ! Alors même qu'on croit les lever, ils ne

font que s'accroître : en écoutant ce titre, l'auditeur sud-américain de cette conférence pouvait penser au livre de Gabriel García Márquez, *L'Amour au temps du choléra*, à cause de l'homophonie du mot *coléra*, qui permet une confusion avec la redoutable épidémie, toujours menaçante jusqu'à aujourd'hui sous ces latitudes.

Selon les lois de l'épidémiologie, le malentendu rebondissait, et le rapport à l'inconnu s'étendit donc, si bien que cette conférence sur « le bon usage érotique de la colère » connut un certain succès dans les médias brésiliens. Entre le compte rendu de divers hold-up avec prises d'otages et la chronique politique d'une droite triomphante, quoique désemparée par l'absence de la gauche, plusieurs gazettes locales s'emparèrent du sujet.

Sans doute était-il prévisible que la violence amoureuse intéressât davantage que la logique abstraite de l'inconscient. Mais je n'avais pas encore bien apprécié, à l'époque, la généralité de la remarque, qui – s'en étonnerait-on ? – valait pour bien d'autres lieux que le Brésil. À l'époque de l'occultation grandissante du sacré et du recul des idéologies témoignant de sa laïcisation, la question de l'érotisme ne venait-elle pas en première ligne, faisant par exemple de la figure féminine un passe-partout universel ?

Lorsque j'eus l'occasion de communiquer à des amis le titre de ces conférences sur l'amour colérique, cet intitulé eut généralement le don de déclencher leur hilarité. Le rire est une réaction bien naturelle, mais chaque fois que je leur demandais, une fois qu'ils s'étaient ressaisis, ce qui les amusait à ce point, les conjectures s'accumulaient, en elles-mêmes peu risibles.

L'érotisme de la colère a pourtant un côté comique. Quoi de plus désopilant que la querelle de deux amants, lorsqu'elle se conclut par un déchaînement de passion ?

Aussi violente fut l'algarade, aussi sensuel paraît son épilogue. Alors même que deux amants remarquent qu'ils se laissent aller à leurs penchants belliqueux pour conclure aussi libidinalement, rien ne saurait les sevrer de cette distrayante habitude ! Qu'ils voient de telles scènes enflammer quelques couples de leurs amis, qu'ils la remarquent dans la littérature ou au théâtre, et rien ne les amusera davantage. Pourtant, ce sera sans la moindre distance qu'ils exploseront amoureuxment quand, à leur tour, le démon de la colère les sollicitera.

Qu'y a-t-il de si drôle dans de telles situations, tout du moins lorsqu'elles concernent les autres ? Sans doute leur conclusion, contraire à leurs prémisses, issue qui justifie dans cette occasion le terme januaire de tragédie, le premier acte pouvant parfois frôler la catastrophe. Le ressort hilarant de la situation (quand tout se termine bien) n'est-il pas identique à celui du théâtre de masques ? En effet, chacun des protagonistes y possède le pouvoir de se dédoubler, et son propos s'adresse autant à un absent qu'au personnage qu'il a sous la main. Le fil de l'intrigue se résume ainsi à l'effort que chacun des acteurs accomplit pour que tombent les masques, au moment du *happy end*. « Ce n'était pas elle, ce n'était pas lui ! » « Ce n'était pas lui, c'était donc toi ! » N'est-ce pas le propre de l'amour d'exacerber violemment le désir grâce à un subterfuge ? Et ne faut-il pas rendre grâce à qui peut nous tromper ainsi, même un instant ? L'imminence de la catastrophe aura été nécessaire, non pour elle-même, mais pour qu'enfin les masques soient levés et que la passion s'accomplisse.

Au résultat de l'enquête que je menais auprès d'eux, les amis consultés furent presque unanimes : ils trouvèrent l'idée vraiment intéressante, bien que, protestaient-ils, elle

ne les concernât nullement. Rien dans leurs souvenirs personnels ne leur évoquait un tel sujet, car, en personnes civilisées, la colère n'avait jamais eu pour eux la moindre fonction érotique. Il ne leur était jamais arrivé d'être au bord des coups avec un représentant de l'autre sexe, pour se retrouver l'instant plus tard au lit, avec la même personne, dans les plus fougueuses dispositions. À Dieu ne plaise qu'ils fussent assez grossiers et discourtois pour agonir d'injures quelque charmante créature, pour ensuite la forniquer délicieusement au milieu de ses larmes ! Et ils n'avaient pas non plus gardé le souvenir d'avoir administré ces coups plus feutrés que sont les rendez-vous manqués, les mensonges gratuits, les mises en rivalité inutiles, les propos désobligeants – tous procédés destinés à mettre hors de soi un amoureux transi ou une compagne plutôt patiente et à tirer un parti finement polymorphe, enivrant, de son ire. Ils avaient certes entendu parler de tels incidents, mais cela ne se produisait guère dans nos milieux policés, ou alors seulement au titre d'une expérience intellectuelle de sadomasochisme, toujours intéressante. L'amour, c'est l'amour ! Et lorsqu'on a poursuivi non seulement des études supérieures, mais de plus terminé une analyse, on glisse tout naturellement de l'affection complice à de tendres ébats charnels, tout empreints de calme lascivité et de références littéraires. Bref, le plus saillant de l'affaire apparaissait sans le moindre doute : mon propos décrivait un comportement des plus généraux, qui concernait peut-être même l'humanité entière – moins mon interlocuteur du moment.

Un peu plus tard pendant le même été 1991, je devais donner, à Buenos Aires, la même conférence à la faculté d'architecture. Je sus par hasard que le doyen de ces

lieux, en apprenant le titre de mon propos, avait été pris d'une colère noire, car, selon son jugement, un tel sujet ne pouvait concerner des architectes en formation, même sous le prétexte qu'il faudrait construire des appartements en conséquence.

À l'occasion d'une rencontre protocolaire, comme cet excellent homme m'avait demandé quelques explications succinctes et plus confidentielles sur ce sujet intrigant, j'attirai d'abord son attention sur une caractéristique suffisamment répandue pour être considérée comme un classique de la psychopathologie de la vie quotidienne : ne remarque-t-on pas que les couples qui se querellent restent parfois longtemps unis, alors que d'autres, présentant toutes les apparences d'un bonheur prospérant dans un calme plat, sont brusquement victimes d'un soudain naufrage que nul de leur entourage n'aurait pu prévoir ? Tout se passe donc souvent comme si la désunion favorisait l'union, et comme si la discorde possédait quelque vertu attrayante dans l'affrontement quotidien qu'un homme soutient avec une femme. Les hochements de tête de mon interlocuteur me montrèrent qu'il comprenait à quelles situations je faisais allusion. Nul recours aux arcanes de la clinique dans cet exposé certes approximatif, mais toutefois convaincant. J'avais ainsi été dispensé d'invoquer la pratique psychanalytique et le témoignage de nombre d'analysants, qui ne sont jamais aussi sexuellement performants que dans la discorde, voire dans la séparation imminente. Et de la quantité non moins appréciable d'analysantes auxquelles la proximité du drame est charnellement propice, moins d'ailleurs dans l'expression de la colère que dans l'art parfois consommé de mettre leur comparse dans un état explosif, luxurieusement résolutoire.

Encore moins me fut-il nécessaire, tant la conviction fut emportée à la première allusion concrète, de recourir au crédit de Freud, qui sut démontrer la généralité de l'interdit pesant sur une sexualité humaine dont le fonctionnement s'éloigne sensiblement de toute référence à la nature. En quelque civilisation que ce soit, strictes sont les règles qui régissent l'exogamie et les flux du désir. Il n'en existe aucune qui autorise l'exhibition du corps humain dans sa nudité, et le rêve occidental d'un paradis sexuel caché sous les tropiques aura rencontré partout le mur de la pudeur. Loin d'être en arrière de nous, en un paradis perdu dont nous serions tombés, la libre nature du sexe, bridée par notre humanité, reste le dernier continent à découvrir. Pénible exil en vérité que celui qui nous bannit d'un territoire dont nous ne pressentons que vaguement l'existence ! N'est-ce pas cette quête infructueuse qui explique la violence de l'érotisme humain, véhémence semblable à celle du sourd ou de l'aveugle n'ignorant pas que le son et la lumière existent, bien qu'ils ne puissent en avoir aucune perception ?

N'eût été son enthousiaste hochement de tête, j'aurais eu alors beau jeu de montrer au doyen que la colère permet de surmonter cet interdit. Si la colère est érotique, elle ne le doit nullement à quelque vertu intrinsèque en fonction de laquelle réchauffement des humeurs provoquerait une heureuse décharge du système glandulaire périnéal. La colère n'est pas non plus un trait psychologique causal – *Video meliora proboque, deteriora sequor* : Je vois le bien, je l'approuve, et je fais le mal – puisqu'elle résulte elle-même de l'interdit qui structure la sexualité humaine. Cet interdit peut avoir de multiples conséquences, inhibition, tendresse, frustration, sublimation, refoulement, et c'est parmi ces conséquences que la

colère mérite d'être spécialement distinguée comme le procédé transgressif auquel l'humanité a le plus large recours, introduisant dans l'amour une sauvagerie qui, loin d'être primitive, est proportionnelle à la civilisation et au raffinement.

S'il avait encore fallu convaincre, il n'aurait plus alors suffi que de tirer sur la corde morale ! – la discorde n'offre-t-elle pas un moyen de se ressaisir, aurais-je dit au docte universitaire, au milieu des facilités de notre époque laxiste, où les valeurs qui nous firent ce que nous sommes se perdent ? La colère ne vient-elle pas témoigner de ce que, contrairement aux bêtes, nous devons outrepasser quelques difficultés propres à l'humain afin de pouvoir nous adonner à la luxure ? Tout était plus pratique lorsque la religion avait davantage de poids, car, avec l'aide de Dieu et de ses sbires, nous savions à qui nous adresser et contre qui pécher ! Mais comme, avec le déclin de nos valeurs monothéistes et patriarcales, rien ne permet plus de nommer cette difficulté, et comme il est exaspérant de ne pouvoir dire ce qui est justement au centre d'un tracas éreintant, éclate une colère dont l'irrationalité résiste à la compréhension ordinaire. Perd patience celui qui n'arrive pas à réaliser la chose, et – ô miracle ! – cette vertu irritative lui permet justement d'y parvenir, sans qu'il ait d'ailleurs pour autant la moindre idée de l'origine du choléra, de la peste dont il vient d'être victime. Au moment d'une telle explosion de colère, dont le sens reste obscur à celui qui l'éprouve, tout se passe comme s'il lui avait fallu franchir un obstacle, alors qu'il n'en existe justement pas (ou plus, hélas). Voilà la difficulté, en somme. Comment y arriver, lorsque tout est autorisé ?

À ce point du raisonnement, j'aurais alors abattu ma dernière carte : prenez par exemple votre femme, monsieur le doyen, avec qui tout est permis et même recommandé – n'y a-t-il pas là, à bien des égards, un problème ? Comment faire lorsque rien ne s'oppose à la chose ? Si la licence fait obstacle à la licence, à quel saint nous vouerons-nous ? La faculté prescrira en ce cas la colère à petites doses, sentiment toujours aisé à échauffer pour quelque détail imparfait dont il sera facile de faire reproche, du parquet mal ciré à une tenue vestimentaire par trop excentrique. L'effet libidinal est garanti, l'ordonnance pouvant prévoir, dans les cas rebelles, les menaces, les injures, voire l'administration de quelques coups sur les parties les plus charnues de madame.

Comment surmonter le « malaise dans la civilisation » ? C'est là tout le problème ! Vous êtes bien placé pour le comprendre, aurais-je dit à mon interlocuteur, avec la vie de labeur que vous avez derrière vous. On ne peut à la fois courir les jupons et dresser des plans utiles à l'avenir de notre société. À force de travailler et de sublimer, que symbolise-t-on en effet, sinon une puissance sexuelle qui risque de s'amenuiser d'autant ? Comme l'avait envisagé Freud dans un passage plutôt pessimiste de *Malaise [...]*, à faire ainsi le bien autour de nous, nous ne risquons rien de moins qu'une extinction de l'espèce, sans parler de la privation des plaisirs qui accompagnent l'accomplissement de notre devoir envers les générations futures ! Avec esprit de responsabilité, nous devons donc faire un relevé convenable du terrain, afin de parer au désastre qui guette. Car nos valeurs étant tombées dans le déplorable état où on peut les voir, comprenons bien que, si un parquet mal ciré n'a plus la moindre importance, si une tenue excentrique ne mérite

aucune réprimande à une époque où l'on peut courir dans les rues presque tout nu sans attirer l'attention, où donc allons-nous trouver les motifs de nous énerver, et par conséquent d'assurer la reproduction de l'espèce ? Brimer les fumeurs ? C'est léger ! Imposer le port obligatoire du préservatif, même sans érection ? Une telle mesure exigerait un personnel trop important pour les vérifications ! (Et qui vérifierait les vérificateurs ? Ni vous ni moi, bien sûr !)

La question de la perversité, de sa réhabilitation et de son exercice – dans des conditions d'innocuité égales à celles des vaccins – demande donc une étude urgente et soigneuse, afin de pouvoir établir dans quelle mesure le sadisme minimal requis par l'érection pourra se produire sans occasionner de dégâts exagérés, qui, finalement, contrarieraient la dimension écologique de notre propos.

Mais il ne vous apparaît peut-être pas clairement que le « malaise dans la civilisation » puisse entraîner un retour ordonné à une pointe de perversité colérique. N'est-ce pas cette violence que Sade a mise en exergue de toute son œuvre ? Il faudrait alors chercher le dénominateur commun de la colère dans ce rêve de la sexualité humaine qui regrette le temps où elle fut perversément polymorphe et où, du haut de son impuissance, elle en appelait pour se satisfaire à tous les recours sadiens ? Exhibition, pipi, caca, coup, cri, tout lui fut bon ! Et à se contenter aussi petitement, en dépit de la triste réalité, ne se crut-elle pas la plus forte, constituant de la sorte le recours rêvé du nécessaire ?

Mais j'imagine que vous vous seriez récrié, monsieur le doyen, car j'entends bien que j'atteins ici les limites du tolérable. Non, auriez-vous dit, qu'on ne touche pas à Sade, héros de la Révolution française, sans qui votre

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHQN000533.N001
Dépôt légal : septembre 2011

Extrait de la publication